

# Notre Bruxelles oublié

## Jean d'Osta

### 9. La première Foire commerciale

Il m'est advenu, en 1920, d'écrire le compte rendu de la visite que j'avais faite à la première Foire commerciale internationale de Bruxelles, lors de son inauguration. Mais ce texte est fort simplet et naïf, étant donné que je l'ai écrit à l'âge de onze ans et demi ; il s'agissait d'une « rédaction » dont mon instituteur avait donné le sujet : « *Racontez comment vous avez passé votre dimanche* » (et ce dimanche-là j'étais allé avec ma mère à cette fameuse foire). Je crois donc utile de récrire cette rédaction d'une façon un peu moins sommaire et cacographique.

Ce me sera facile, car après cinquante-sept ans cet ancien dimanche m'a laissé des souvenirs relativement précis.

Ce fut assurément un beau et mémorable dimanche. Mais il avait mal commencé. Il pleuvait et les trams étaient en grève. Or, nous habitions aux environs de la place Vanderkindere, c'est-à-dire loin du Parc royal de Bruxelles où se tenait cette nouvelle foire dont on parlait beaucoup et que ma mère avait promis de me faire visiter. Il s'agissait donc d'y aller à pied, sous un parapluie...

Ma mère hésitait. Mais ce fut sa badauderie qui l'emporta: elle voulait surtout (je l'ai su plus tard) voir les personnalités inaugurantes, — ministres, ambassadeurs, bourgmestres, etc. D'ailleurs, elle avait déjà assisté, depuis l'armistice, à toutes les grandes festivités patriotiques : joyeuses entrées du roi Albert, du bourgmestre Max, visites de M. Poincaré, de M. Clémenceau, du maréchal Foch, défilés des « poilus » et des « tommies », etc.

Vers onze heures du matin, nous nous mîmes donc tout de même en route, munis d'un copieux paquet de tartines. A la place Vanderkindere il y avait un attroupement : des gens attendaient le passage (plus ou moins problématique) de quelque camion de l'« **Union Civique** » qui aurait pu les transporter gratuitement en ville, en remplacement du tram.

Cette « Union Civique » était un groupement d'étudiants de l'U.L.B. et de « bourgeois antigrévistés » (comme on me l'a expliqué plus tard).

Serrés sous un porche qui nous protégeait de la pluie, nous attendîmes très longtemps un de ces camions providentiels. Et celui qui vint enfin ne pouvait contenir qu'une vingtaine de personnes, debout l'une contre l'autre, dans sa benne surmontée d'une bâche. « **Priorité aux femmes accompagnées d'un enfant !** », cria un policier qui surveillait les opérations. C'est ainsi que ma mère et moi pûmes grimper dans ce fourgon.

Le trajet ne fut certes ni confortable ni rapide : les camions automobiles, à cette époque, avaient des bandages pleins et un moteur poussif. Toutefois, pour un galopin de mon âge, le seul fait de «rouler en auto» était une aventure exaltante.



Mais à l'entrée du Parc, une terrible désillusion m'attendait : cette fameuse « foire » ne comportait ni manèges, ni balançoires, ni cirques, ni attractions d'aucune sorte, comme doit évidemment en avoir toute foire digne de ce nom. C'était là un détail dont on avait omis de m'avertir.

Je ne voyais, tout au long des allées du Parc, que des rangées uniformes de baraques de bois, toutes semblables entre elles et munies chacune d'une sorte d'étalage devant lequel s'agglutinaient les curieux. Une grande animation régnait dans tout le parc, malgré la pluie fine qui tombait par moments. Et à plusieurs endroits d'énormes cornets de bois vernis, attachés aux arbres, éructaient une sorte de musique tonitruante, grinçante, hoquetante et inquiétante : c'était le « stentorophone », système Pival, comme l'indiquaient les écriteaux.

\* \* \*

Ma mère ne me laissa pas le loisir de m'infiltrer dans un groupe de curieux. Elle m'entraînait rapidement à la recherche des « personnalités ». Hélas ! On lui apprit que ces notables avaient déjà parcouru les allées (assez prestement à cause de la pluie) et qu'ils se trouvaient pour l'instant dans des salons derrière le théâtre du Parc (au Vaux-Hall, sans doute), où le public n'était pas admis.

Nous allâmes donc faire le pied de grue près de la sortie de ce bâtiment. Et c'est ainsi qu'après une attente qui me parut démesurée ma mère eut le bonheur d'entrevoir quelques messieurs pressés, coiffés d'un chapeau-buse. Elle me cita avec respect le nom de toutes ces illustres buses : le gouverneur de Béco (quel nom folichon !), le ministre de l'Industrie Joseph Wauters (le boucher de ma rue s'appelait aussi Wauters), le bourgmestre Max (« Max, fais coucouche ! », disait ma tante à son chien), le ministre Gobelet de je-ne-sais-quoi, le ministre baron Sucette (ou Suzette, ou Ruzette, plus exactement), etc.

Après cette corvée, il était grand temps de manger nos tartines. Mais tous les bancs du parc étaient pleinement occupés, malgré leurs planches encore mouillées par les averses du

matin. On nous signala l'existence d'une buvette, aménagée dans le kiosque à musique. Ma mère y trouva par chance une chaise libre et je pus m'asseoir sur ses genoux. Mais il fallut payer 50 centimes pour deux grenadines, ce qui était cher, paraît-il.

Après la pluie vient le beau temps. Je ne dirai pas que l'après-midi fut ensoleillé, mais pour moi il fut extrêmement amusant. Car je n'allais pas tarder à découvrir qu'à cette foire dite « commerciale » (c'était alors son titre officiel) on ne vendait décidément rien pour de l'argent, mais qu'on y distribuait (gratuitement !) des échantillons aussi variés que bizarres, ingénieux, singuliers, précieux... Des trésors d'échantillons ! Et aussi des masses de prospectus, avec des images en couleurs extraordinairement amusantes et instructives.

Bien entendu, dans chaque baraque ou à chaque comptoir on ne donnait qu'un seul échantillon par personne. Mais il m'advint de faire la queue deux ou trois fois devant le même stand, et parfois davantage.

C'est ainsi que j'amassai plusieurs petits beurriers-miniature en aluminium contenant quelques grammes de margarine *Axa*, *Era* ou *Brunita*, une dizaine de minuscules tablettes de chocolat *Duc*, *Cida*, *Kwatta* ou *Senex-Sturbelle*, des boîtes de cirage *Nugget* de deux centimètres de diamètre, un sachet d'oeufs granulés *Layton*, un charmant godet de « *Vanishing Beauty Cream* » (incomestible, malheureusement), un crayon *Koh-I-Nor* sépia, trois caramels *Toffé-milk*, des buvards publicitaires, un flacon bleu contenant dix gouttes de « *Soir de Volupté* », une crêpe faite sans levure grâce à la nouvelle poudre « *Baking* », une mini-bouteille d'émulsion *Gripekoven* contre l'anémie, deux cubes de *Libox*, une boîte jaune de poudre de maïs *Durya* (grande comme une boîte d'allumettes), des pots de crème *Simon* et *Tokalon* (grands comme un dé), un savon *Vinolia* mauve (grand comme une gomme), une rondelle de dentifrice *Dentol*, une vraie cigarette *Araks*, un polichinelle de carton, articulé, vantant la nouvelle caisse enregistreuse *National*, infaillible...

Tout cela, je l'ai gardé très longtemps. Et j'ai même conservé jusqu'à présent, par je ne sais quels hasards, la fameuse « sardine *Amieux* qui dévoile le caractère et l'avenir » : une sorte de pellicule de gélatine, en forme de poisson, qui, lorsqu'on la dépose à plat sur la paume de la main, se roule et se tortille plus ou moins significativement selon le degré de moiteur ou de chaleur de la peau.

\* \* \*

Nous fîmes aussi quelques escales plus ou moins longues dans des baraquements plus grands que les autres : le pavillon des produits français (fromages et colifichets qui n'avaient d'intérêt que pour ma mère), le « stand » de la Grande-Bretagne (machines-outils, machines à écrire et motocyclettes impressionnantes), le « hall » des Etats-Unis, tellement grand qu'il contenait deux automobiles véritables (une *Overland* et une *Ford*, je crois). Mais c'est évidemment le « Palais des Sciences Modernes » qui me séduisit le plus.

Il était composé de deux baraques jumelées, l'une consacrée à la photographie, l'autre à l'électricité.



Dans la première, les firmes *Berthiot, Pathé, Guilleminot, Gevaert, Kodak* et *Lumière* exposaient notamment leurs « photographies instantanées obtenues sans soleil » ; j'y ai vu aussi le premier « box » sans soufflet ni réglage.

Mais c'était surtout l'Electricité qui me fascinait : des ventilateurs qui tournent tout seuls, des lustres qui s'allument tout seuls (chez moi, il fallait allumer le manchon de gaz avec une allumette), des brosses qui nettoient les tapis « par le vide », des fers à repasser « auto-chauffants », des téléphones dont la « demoiselle » est remplacée par un cadran, et enfin la miraculeuse T.S.F., qui transformait la parole « en ondes silencieuses traversant les airs et les murs » et retransformait ces ondes en paroles bien audibles. Il y avait là des « postes » extrêmement compliqués, montés sur une planche de « bakélite, l'isolant plastique parfait inventé par M. Baekelant », ainsi que l'indiquait l'un des prospectus dont j'ai emporté ce dimanche-là une énorme moisson (et qui m'ont procuré une passionnante lecture pendant des semaines, au point que je n'ai jamais voulu les jeter tous).

Tel est ce « compte rendu » de la première Foire commerciale de Bruxelles. Il est évidemment fort subjectif, incomplet et imprécis.

Mais en ce qui concerne la deuxième Foire, celle de 1921, je possède une documentation plus exacte. Elle figure dans mon « cahier de sciences pratiques » de 6<sup>me</sup> primaire (école communale n° 1, Uccle), cahier que j'ai gardé.

Sans doute la Foire Internationale de Bruxelles avait-elle déjà acquis en 1921 une telle importance qu'on en instruisait les écoliers. Je dois ajouter peut-être que j'ai eu la chance d'avoir pour instituteur un homme très cultivé et qui avait l'art de nous rendre curieux de tout ce qu'il savait : M. Henri Crokaert, qui plus tard a publié des ouvrages originaux sur l'histoire d'Uccle.

Il me suffit à présent de transcrire le texte que M. Crokaert a dicté à ses élèves le 3 avril 1921 :

*« Dimanche prochain va s'ouvrir la grande Foire Commerciale Internationale. C'est une vaste exposition d'échantillons où toutes les nations et toutes les industries peuvent faire connaître ce qu'elles peuvent fournir, pour leur profit et pour le profit des utilisateurs. On y voit beaucoup de nouveautés. Elle a lieu chaque année. L'an passé, organisée pour la première fois au Parc royal, elle a eu un tel attrait que beaucoup d'industries n'ont pu y trouver place. Aussi cette année-ci a-t-elle lieu au Cinquantenaire, dans une grande halle et dans le parc. On peut ainsi y loger, sur 42.000 mètres carrés, les 2.798 exposants qui ont fait leur demande*

*(alors que l'an dernier, sur les 19.000 mètres carrés du Parc royal, on n'avait pu accepter que 1.602 exposants). Vingt-trois pays différents y participent aujourd'hui, au lieu de 14 l'an passé. Nous pourrions y voir, si nos parents nous y conduisent, des machines de toutes sortes, des automobiles, des avions, des cycles, des meubles, des appareils de cinématographie, des machines ménagères, culinaires, à coudre, à tisser, à laver, à teindre, etc. Les journaux ont écrit que cette Foire est la « deuxième » de ce genre qui se tient à Bruxelles. Cela n'est pas absolument exact. Car en juillet 1830 eut lieu à la Place du Musée (actuelle Bibliothèque Royale) une importante « Exposition Générale des Produits de l'Industrie », décrétée par le gouvernement des Pays-Bas Unis, qui voulait rééditer à Bruxelles le très grand succès qu'avait remporté en 1825 l'exposition industrielle de Haarlem.*

*Note pour MM. les chefs de famille : la visite de la Foire Internationale du Cinquantenaire est conseillée.*

*Prix d'entrée: 2 F pour les adultes; 1 F pour les enfants de moins de 14 ans.*

*Il est recommandé d'accompagner les enfants, vu la très grande affluence attendue ».*

De 1921 à 1934, la Foire Internationale utilisa au Cinquantenaire des locaux de l'Etat et des baraquements démontables. Elle y connut des heures glorieuses mais aussi des encombrements de plus en plus pénibles. Il était donc grand temps qu'on édifiât les grands palais du Centenaire, où, après l'Exposition Universelle de 1935, la Foire annuelle allait avoir des locaux durables et dignes de son succès toujours croissant.

Mais ceci est une autre histoire... Nous voici très loin des baraques de bois et du « Stentorphone » de 1920.

**Jean d'Osta**

**Copyright 1977 by Rossel Edition. Tous droits réservés.  
Imprimé en Belgique sur les presses de l'Imprimerie Rossel.  
Numéro de dépôt légal: D77/1740/30**